

LUC BOUCHARD

Université de Montréal

*Sun Yat-sen: du Céleste
Empire à la République*

A lain Grandbois évoque souvent Sun Yat-sen : dans *Visages du monde*, dans une nouvelle d'*Avant le chaos*, « le 13 », et dans une série d'émissions radiophoniques sur la guerre sino-japonaise. Dans « Quelques Aspects de la Chine », dont les textes ont également été écrits pour la radio, il déclare :

[Le Yang tse-kiang] baigne Canton, la grouillante capitale du Sud, dans la région de laquelle est né l'homme qui a tenté huit révolutions avant de réussir la révolution de 1911 : l'homme-proscrit, le vagabond, le traqué, l'idéaliste, le courageux sans pareil, l'homme de qui la tête a été mise à un fabuleux prix – la tête à cette époque la plus chère du monde ! – l'homme dont l'effigie se dresse aujourd'hui parmi les dieux chinois, l'émouvant libérateur de la Chine, le créateur de la Chine démocratique, et je prononce ici très respectueusement le nom du D^r Sun Yat-sen¹.

Fasciné par le personnage, Grandbois a voulu lui consacrer un livre. On ne peut que spéculer sur les raisons qui lui ont fait abandonner le projet. Subsiste un texte, partiel, certes, mais qui a le mérite de souligner que ce que Grandbois préférerait peut-être le plus, dans l'Histoire, ce sont les histoires qui la constituent.

C'est entre la publication de *Né à Québec* et des *Voyages de Marco Polo* que Grandbois travaille à *Sun Yat-sen*. Resté inachevé, ce texte devait raconter, d'après des plans conservés dans le fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec, la vie de Sun Yat-sen (révolutionnaire et premier président de la République de Chine), de sa naissance à la chute du régime impérial en 1911.

Sur ce récit biographique se greffent les *Chroniques de l'Empire*, qui relatent, à travers les exploits et les débâches des souverains, les hauts faits du régime impérial chinois, de la dynastie mythique des Hia à la chute du dernier empereur Yinn, vers 1200 avant notre ère. Vraisemblablement, ces *Chroniques* devaient couvrir toute l'histoire de la Chine impériale et se terminer par la chute de la dynastie mandchoue et la proclamation de la République. Par conséquent, les deux récits vont dans la même direction, se dirigent vers la même finalité, les *Chroniques de l'Empire* fixant de façon irrévocable le cours de *Sun Yat-sen*.

Ce texte doit être rangé parmi les deux récits historiques qui ont entouré sa genèse. Mais, dans *Sun*, Grandbois ne s'attache pas aux périples d'un découvreur. Voyageur, Sun Yat-sen l'a été, mais accessoirement. Ses voyages visaient à promouvoir la démocratie et sa propre personne. L'attrait de Grandbois pour un personnage ambigu, tout dévoué à la cause d'un peuple opprimé, mais aussi soucieux de sa gloire personnelle et dangeusement charismatique, peut surprendre. Mais il travaille à ce texte entre 1935 et 1938, alors qu'il séjourne en France, et que l'URSS, l'Italie et l'Allemagne se retrouvent sous la coupe de despotes possédant avec Sun Yat-sen le goût du pouvoir, une volonté de fer, le sentiment de savoir ce qui est préférable pour toute une nation et, surtout, l'art de convaincre les foules. Bien

entendu, Sun Yat-sen se sert de ses dons pour défendre une juste cause, mais Grandbois souligne malgré tout l'ambiguïté de « cet homme naïf [qui] connaissait la naïveté des hommes »².

Même s'il trace ici le portrait d'un homme politique, Grandbois, « plus que les grands événements observe le jeu des forces infimes et humaines qui défont les empires »³, pour reprendre le mot de Léopold LeBlanc. Dans ses récits historiques, Grandbois braque les feux sur un destin individuel. Il montre comment un homme, en vivant ses rêves (plutôt qu'en rêvant sa vie), peut influencer sur un destin collectif et s'inscrire ainsi dans l'Histoire. Si Marco Polo a fortement « contribué à la connaissance du globe » (VMP, p. 11), et Louis Jolliet, à celle de l'Amérique et au développement de la colonie, Sun Yat-sen a « boulevers[é] les destinées du tiers de la population mondiale »⁴.

Tout comme il l'a fait avec *Né à Québec* et tout comme il le fera avec *Les Voyages de Marco Polo*, Grandbois écrit, avec *Sun Yat-sen*, un texte de fiction qui respecte rigoureusement la vérité historique. Il débute ainsi (SYS, p. 86) :

La femme de Sun Tat Sung, du hameau de Choy, dans la province de Canton, subit une nuit, alors qu'elle était grosse de huit mois, l'angoisse d'un cauchemar terrifiant. Le dieu central de la Trinité du village, que l'on nommait Buck Dai, lui était apparu soudain, et dressé devant elle, lui avait tenu, d'un air menaçant et dans une langue étrange, des propos dont elle n'avait pu saisir la signification. Mais il portait la longue chevelure du deuil. Et quand les ombres se furent refermées sur le dieu, la femme, s'étant réveillée, sanglota, jusqu'à l'aube. Un mois plus tard, elle accoucha d'un garçon. Elle l'appela Tai-Cheong. (Tai ou Dai : dieu ; Cheong : serviteur.)

Un jour, le jeune Tai-Cheong, qui deviendra plus tard Sun Yat-sen, ira saccager la statue du dieu érigée dans le temple du village. J'y reviendrai.

D'entrée de jeu, Grandbois nous met en présence d'un personnage hors de l'ordinaire, craint des dieux même, qui savent que c'est par lui que leur fin viendra. On pourrait croire qu'il s'agit là d'une invention d'auteur, que Grandbois se permet de jouer avec l'Histoire au nom de la licence poétique. Il n'en est rien : le rêve prémonitoire de la mère de Sun et la mutilation des idoles se trouvent dans toutes les biographies du révolutionnaire. Mais, en commençant son récit par cette anecdote, Grandbois la souligne. Du même coup, il introduit une donnée qu'on ne retrouve pas dans les ouvrages d'historiens : le destin. Dès avant sa naissance, le Sun Yat-sen grandboisien est marqué, prédestiné.

Précisons que Grandbois détient, avec la vie du révolutionnaire, une matière propice au récit ou du moins à la fiction : le Chinois a mené une vie des plus aventureuses, sa tête ayant été mise à prix pendant plus de la moitié de son existence ; il a fait preuve d'une ténacité exemplaire, ne réussissant à prendre le pouvoir qu'après huit tentatives infructueuses ; il a traversé une crise mystique, survécu à toutes les trahisons et est devenu, de son vivant, un véritable mythe. En Chine, Sun Yat-sen est révééré comme un dieu.

On voit ce qui a pu attirer Grandbois en Sun Yat-sen. Il partage avec Louis Jolliet et Marco Polo une vie faite pour être racontée, ou plutôt une vie méritant qu'on la raconte, parce que constituée d'événements extraordinaires, propres à émerveiller. Se basant sur la dédicace de *Né à Québec* : « À mon père qui enchantait mon enfance en me racontant de belles histoires », François Gallays explique que « Grandbois, peut-être à son insu, livre à ses lecteurs éventuels l'origine de son récit : ces "belles

histoires” racontées par son père. Aussi, on peut le deviner, l'*Histoire* lui fut d'abord présentée comme mettant en scène des protagonistes, hommes et femmes, hissés au rang de héros et héroïnes, dont les qualités étaient telles qu'ils furent des exemples à vouloir imiter.»⁵ Né à Québec, *Les Voyages de Marco Polo* et *Sun Yat-sen* ont en commun d'être des relations de belles histoires. Le rôle joué par ces « belles histoires » n'est pas à négliger.

Les personnages de Grandbois cherchent souvent à imiter le comportement des héros qui ont touché leur imagination. L'histoire se trouve à l'origine des rêves et des désirs. Tout comme le jeune Louis Jolliet buvant les paroles du jésuite qui lui raconte la « première poussée à travers les territoires confinant à la mer d'Hudson » (NQ, p. 93); tout comme Adrien d'Abancourt qui rêve aux voyages de Christophe Colomb dont il a lu les ouvrages; tout comme Marco Polo qui, enfant, entend l'histoire de Mahomet de la bouche de son père et de son oncle; Sun Yat-sen a droit, lui aussi, à son lot de récits :

Un jeune homme de Shanghai, du nom de Lu Ko-Tung, vint un jour à Choy pour enterrer son vieux père. Il rencontra Tai-Cheong, devint son ami. Il était chrétien. Il était versé dans les langues étrangères et connaissait l'histoire de l'Empire. Il portait à la dynastie mandchoue, qu'il rendait responsable de toutes les humiliations subies par le peuple chinois depuis plus de deux siècles, une haine d'une violence farouche. Il rappelait à Tai-Cheong la chute de la dynastie des Ming sous les assauts barbares des hordes de Mandchourie, le suicide du dernier empereur – et cet arbre [auquel] il s'était pendu, que l'on avait couvert de chaînes parce qu'il avait servi à sa mort, et par là même gardé de la torture –, le viol des princesses de sang, la mutilation des dignitaires, le supplice des eunuques commis à la garde de la cité impériale, l'imposition, sous peine de mort, à tous les

Chinois mâles, de la natte infâmante [*sic*]. [...] Puis il racontait la révolte des Taipings, l'histoire de ce Roang qui, la tête farcie de tracts protestants, parcourut les régions du Sud en se proclamant le frère de Jésus-Christ, leva une armée composée de bandits et de mendiants, gagna les provinces du Fleuve Bleu, atteignit les portes de Pékin, brûla six cents villes, se rendit maître de Nankin qu'il occupa pendant dix ans, dut enfin se rendre au grand Gordon – de Khartoum – et vit passer au fil de l'épée cent mille de ses hommes. [...] Et voici qu'aujourd'hui, là-bas, à Pékin, tapie au fond de son palais impérial, Heu-Tsé, la concubine, affolée de luxure et d'intrigues, tissait – monstrueuse araignée – les fils des plus basses capitulations. Partout la défaite, la ruine, dues à la veulerie mandchoue (SYS, p. 94).

Si les histoires enchantent le Vénitien et l'explorateur du Mississippi, elles révoltent Sun Yat-sen et vont le pousser à l'action.

En particulier, un trait cité par Lu Ko-Tung et relatif à la révolte des Taipings poursuivra Sun Yat-sen, le hantera. Lu Ko-Tung lui avait dit : « Roang pénétrait avec ses bandes dans le village, se dirigeait vers la pagode et renversait les idoles. Et le peuple, ayant naïvement attendu la vengeance des dieux, doutait bientôt de leur puissance, écoutait les paroles de l'homme, le suivait. » (SYS, p. 95.) Galvanisé par le récit de son ami, Tai-Cheong va s'attaquer lui aussi aux dieux. L'épisode de la mutilation des idoles se termine ainsi :

Vers la fin de sa vie, Tai-Cheong, devenu Sun Yat-sen, écrivait que sa révolution avait commencé ce jour-là.

Elle dure encore.

Mais elle devait renverser un empire vieux de quarante siècles. (SYS, p. 96.)

Tout se passe donc comme si le Sun Yat-sen grand-boisien reprenait le récit de Lu Ko-Tung et le mettait à terme, faisant en sorte qu'il ne se termine plus par « Et voici qu'aujourd'hui... » En passant, notons que les propos de Lu Ko-Tung sont également rapportés dans les *Chroniques de l'Empire*.

Le premier paragraphe de ces *Chroniques* relate la fondation de l'Empire en ces termes : « Les Hia déchirèrent brusquement les brumes de la légende » (SYS, p. 90). Un peu plus loin, le narrateur précise que « le culte était réservé aux nobles et s'adressait au Souverain d'en Haut, de qui l'Empereur était l'unique mandataire ». Quant au peuple, il « n'avait le droit qu'au culte du Patron local de leur [*sic*] village » (SYS, p. 90). Les empereurs ont donc un caractère divin. Tous ceux dont parlent les *Chroniques* tentent, avec plus ou moins de succès, de le maintenir.

Un premier état de *Sun Yat-sen* signale que le héros homonyme « se souvenait d'avoir renversé des idoles inoffensives[, mais] sa naïveté lui cachait qu'il travaillait à élever de monstrueuses idoles mortelles »⁶, dont la sienne. À cet égard, le sous-titre qui coiffe les premières versions est éloquent : *Un dieu tout neuf*. Il rend bien compte des intentions du biographe qui veut illustrer le passage du Céleste Empire à la République. Le mythe de la descendance divine des souverains chinois est remplacé par celui, on ne peut plus prométhéen, construit autour de la personne de Sun Yat-sen, créateur, sinon démiurge, de la Chine moderne.

Sun Yat-sen réécrivant l'histoire de son pays après avoir entendu des histoires n'est pas sans évoquer Grand-bois réécrivant l'histoire de Sun Yat-sen après s'en être imprégné.

Chacun des récits grandboisiens a été inspiré par la lecture d'un autre livre. Derrière *Les Voyages de Marco Polo*

se cache, on le sait, *Le Livre de Marco Polo*. Pour Sun Yat-sen, on peut retracer une source principale : *Sun Yat-sen, libérateur de la Chine*, une biographie due à la plume de M^{gr} Henry Bond Restarick. Grandbois s'en sert comme d'un canevas. Il en reproduit la structure, mais s'en éloigne quant au reste. Là réside le paradoxe : les récits de Grandbois sont grandement redevables à d'autres textes, mais ils portent tous sa marque distinctive.

Les Souvenirs d'un révolutionnaire chinois et *Les Principes de la démocratie* de Sun Yat-sen lui ont aussi servi, mais d'une manière différente : s'il ne garde de l'ouvrage de M^{gr} Restarick que le squelette, on peut dire que Grandbois le rhabille d'une chair prise à même les écrits de Sun, sur lesquels il a greffé ses propres observations. Après deux paragraphes résumant les impressions du Chinois sur les systèmes politiques américains, français et anglais, impressions qu'on peut retrouver dans *Les Souvenirs*, Grandbois dénonce les excès du règne de Guillaume II, dénonciation qui ne figure pas dans le texte source. Grandbois prête donc ses propres angoisses à Sun Yat-sen – angoisses causées par une situation internationale qui laisse présager le pire.

Sun Yat-sen n'est pas le fait d'un historien *stricto sensu*. Grandbois ne nous apprend rien qui ne se trouvait déjà dans la biographie de M^{gr} Restarick. Pourquoi tenait-il tant à écrire cette vie ? Peut-être pour la faire sienne, pour participer lui aussi à la lutte d'un peuple qu'il avait appris à connaître lors de ses voyages et qu'il affectionnait tout particulièrement. Une chose m'apparaît sûre : la vie de Sun Yat-sen était trop fabuleuse pour que l'auteur des *Voyages de Marco Polo*, grand amateur de merveilles, ne la ressuscite pas.

Notes

1. A. Grandbois, « Quelques Aspects de la Chine », fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec, 204/4/11.
2. A. Grandbois, « Sun Yat-sen », fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec, 204/3/22.
3. L. LeBlanc, « Présentation », dans A. Grandbois, *Visages de monde : images et souvenirs de l'entre-deux-guerres*, Montréal, Hurtubise HMH, « Reconnaissances », 1971, p. 13.
4. A. Grandbois, « Sun Yat-sen », manuscrit cité.
5. F. Gallays, « Louis Jolliet vu par Alain Grandbois ou l'Histoire au service du mythe », *Voix et Images*, vol. V, n° 1, automne 1979, p. 65.
6. A. Grandbois, « Sun Yat-sen », manuscrit cité.